

## LE MYTHE DE STENDHAL IMMORALISTE\*

ENTRE 1826 et 1830 on voyait souvent chez le savant Cuvier un quadragénaire assez grand, corpulent, à l'oeil vif et perçant et à la bouche sardonique qu'un des commensaux, Adrien de Jussieu, accusa un jour d'être "un gros Méphistophélès." Cet homme, qui inspirait une grande défiance à ses hôtes, était Henry Beyle qu'on appelait aussi M. de Sendhal depuis qu'il avait adopté ce nom de plume. Il pria la fille de la maison, l'aimable et spirituelle Sophie Duvaucel, de le défendre auprès de ses parents en leur représentant qu'il n'était pas "si Méphistophélès qu'il en avait l'air." Cet incident ne révèle que trop bien la mauvaise réputation qu'avait Stendhal dans les salons parisiens de son époque, et qu'il avait contribué à créer en parlant trop et en se laissant entraîner à des propos absurdes ou outranciers qui le compromettaient.

Déjà, dans son enfance, sa tante Séraphie, qui s'occupait de lui et de ses soeurs après la mort de leur mère, lui avait fait la réputation d'être un monstre et d'avoir un caractère atroce parce qu'il avait, à l'âge de quatre ans, mordu la joue trop rougie d'une dame qui lui demandait de l'embrasser; et qu'une autre fois, il avait laissé tomber par mégarde un couteau, d'un balcon dans la rue, risquant de blesser une amie de Séraphie. Il faut dire à sa décharge que cette tante l'avait pris en grippe parce qu'il y avait en elle "toute l'aigreur d'une fille dévote qui n'a pas su se marier."

Vingt-deux ans plus tard, alors qu'il était commissaire des guerres dans l'armée de Napoléon, il relatait ainsi dans son

\* This subject was treated in a paper read at the meeting of the South-Central Modern Language Association in November, 1958, and in lectures given before groups of l'Alliance Française in Houston and Dallas, in February, 1959.

journal son entrée dans Ebersberg, petite ville allemande où la lutte avait été particulièrement affreuse :

“En arrivant sur le pont, nous trouvons des cadavres d’hommes et de chevaux . . . J’eus réellement envie de vomir en voyant les roues de ma voiture faire jaillir les entrailles des corps des pauvres petits chasseurs à moitié brûlés. Je me mis à parler pour me distraire de cet horrible spectacle; il en résulte qu’on me croit un coeur de fer.”

Cela nous explique clairement ce qui est arrivé au pauvre Stendhal d’un bout à l’autre de sa vie. Doué d’une sensibilité si aiguë que les larmes lui montaient aux yeux dès qu’il était ému, il avait découvert de bonne heure que l’expression naturelle de nos sentiments profonds est malvenue et fait de nous un objet de ridicule. Alors qu’il n’avait que 15 ans, sa famille s’était moqué de son amitié pour deux adolescents, Victorine et François Bigillion, dont la bourgeoisie était de plus fraîche date que la sienne. Blessé au vif, il s’était gourmandé ainsi: “Quoi! j’avais été assez sot pour parler à mes parents de ce qui m’intéressait? . . . Quelle duperie de parler de ce qu’on aime!” De là date cette crainte d’être dupe ou ridicule qui empoisonna toute son existence. Plus tard, jeune provincial maladivement timide soudain introduit dans la meilleure société de l’Empire, il s’était immédiatement rendu compte que l’expression des beaux sentiments y passait pour une effusion ridicule, et que nul n’avait le droit de s’y montrer sincère et naturel. Plus tard, sous la Restauration, la situation empira au point qu’exprimer des idées originales était considéré le comble de l’inconvenance. Stendhal avait donc dû apprendre à dissimuler les moindres réactions de son âme trop susceptible et à attacher sur sa physionomie trop facile à lire, le masque d’un hypocrite; mais jouer un rôle n’est pas toujours facile lorsqu’on a une forte personnalité et un esprit héroïque qui font regretter de n’avoir pas vécu du temps de Henri III, et qu’on pense par soi-même, ce qui vous fait passer pour un être dangereux.

Toute sa vie Stendhal eut beaucoup de mal à se plier aux convenances, cette hypocrisie sociale non seulement des manières mais aussi de l'esprit et du coeur qui exigeait alors qu'on dissimulât complètement l'être original et parfois violent qui existe au fond de chacun de nous. Si hypocrite qu'il essayât de se faire dans les salons, il n'y réussissait pas toujours. Quand on abordait un sujet qui lui tenait à coeur, après s'être longtemps efforcé de rester silencieux, il éclatait soudain et s'exprimait avec d'autant plus de violence que son effort de sagesse avait été grand. Souvent aussi l'amour de la contradiction, qui dès l'enfance était devenu chez lui une sorte de marotte, lui faisait pousser sa pensée jusqu'à son point le plus extrême, parfois aussi ridicule que violent. A une époque où le ton des salons était très collet-monté, on ne lui pardonnait pas de laisser l'être primitif en lui craquer le vernis du civilisé. En d'autres occasions, parce qu'une aventure d'amour avait mal tourné, soit qu'il ait découvert de visu sa maîtresse au lit avec un rival comme dans le cas d'Angela Pietregrua, "catin sublime à l'italienne," soit que la bien-aimée n'ait pas partagé son sentiment comme dans le cas de Métilde, soit qu'après une liaison passionnée elle se soit fatiguée de lui comme dans le cas de la Comtesse Curial, Stendhal était si accablé spirituellement qu'il lui semblait que tout était fini pour lui; son désespoir était tel qu'il se trouvait, comme il disait, "très près du pistolet." Il travaillait alors avec acharnement parce que, comme il l'a écrit: "Il n'y a de bonheur constant que par le travail"; hélas! comme il lui fallait continuer de se rendre dans les salons où il était attendu, plus son âme était accablée de tristesse et plus il parlait à tort et à travers, et plus ses propos révélaient de cynisme et de méchanceté. Lui qui, dans un état normal, avait horreur de blesser son prochain, se lançait dans des diatribes où il ne respectait rien. Ces violences verbales lui aliénèrent l'amitié de gens chez lesquels il avait grand plaisir

à fréquenter; elles lui fermèrent la porte du salon de Mme Aubernon qui le trouva atroce et le prit en guignon pour son immoralité. Miss Mary Clarke, une Anglaise intrigante qui avait ouvert salon à Paris, elle aussi le trouva atroce pour avoir prononcé cette boutade "Quand on a affaire à une princesse ou à une femme trop riche, il faut la battre ou l'amour s'éteint." Même histoire dans le salon du philosophe de Tracy pour lequel Stendhal avait autant d'affection que admiration; on y discutait un jour la loi sur l'indemnité d'un milliard aux émigrés; Stendhal qui a avoué dans son journal "mon seul défaut est de ne aimer le sang," suggéra de faire enfermer ce qui restait des émigrés dans quatre ou cinq département contigus aux Pyrénées et de les y faire entourer par deux ou trois petites armées qui fusilleraient impitoyablement quiconque s'échapperait de cette sorte de camp de concentration; après avoir rapporté cette conversation dans son livre *Souvenirs d'Egotisme*, il ajoute que les figures de ses interlocuteurs s'allongeaient pendant l'explication de son plan, et il commente: "Je semblais atroce à ces petites âmes étiolées par la politesse de Paris." Une autre fois il choqua un de ses protecteurs le comte d'Argout, qui était pair de France, en prétendant que l'hérédité de la pairie "rendait bêtes les fils aînés."

C'était surtout dans le grenier où chaque dimanche après-midi Etienne Delécluze recevait ses amis et où l'atmosphère n'était pas compassée comme dans les salons, que l'amour du paradoxe chez Stendhal ne connaissait plus de bornes: Dieu et la religion devenaient alors les victimes de ses sarcasmes; c'est là qu'il lança sa fameuse boutade dont Nietzsche se disait jaloux: "La seule chose qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas!" Ses mots caustiques à l'égard de Dieu sont la conséquence de la haine inexorable née au coeur d'un enfant de six ans pour un Dieu méchant qui prend leur maman aux petits garçons. Cette haine



ne désarma jamais. Quand Lamartine et lui se rencontrèrent à Florence où le poète était alors secrétaire d'ambassade, Stendhal commença la conversation en lui disant :

“On vous a sans doute dit des horreurs de moi : que j'étais un athée, que je me moquais des quatre lettres de l'alphabet qui nomment ce qu'on appelle Dieu, et des hommes ces mauvais miroirs de leur Dieu. Je ne cherche point à vous tromper, c'est vrai.”

Son meilleur ami à Civita Vecchia, Donato Bucci, a raconté comment, chaque fois que Stendhal “voyait quelqu'un affligé d'un mal physique, il disait : “C'est la Bonté du Père Eternel !” De tels mots sur lui abondent. Pourtant il convient de faire remarquer que cet homme qui se disait athée et qui dénonçait si violemment Dieu est le même homme qui a écrit dans *le Rouge* : “Qu'importent les hypocrisies des prêtres ? peuvent-elles ôter quelque chose à la vérité et à la sublimité de l'idée de Dieu ?” Je n'en dirai pas plus là-dessus, ce travail n'ayant point pour objet de montrer les nombreuses contradictions de Stendhal sur Dieu, la religion, les prêtres, le ciel et l'enfer, etc. . . .

La conscience était, avec Dieu, une autre de ses têtes de Turc préférées. Un jour, chez Delécluze, il qualifia Joseph de Maistre de coquin parce que celui-ci avait étudié dans *Les Soirées de Saint-Petersbourg* ce qu'il appelait “la conscience intellectuelle.” Une autre fois il se plut à horrifier un visiteur allemand en affirmant que la conscience morale n'existait pas et que, comme la religion, elle n'était qu'une invention des cagots. Quant aux prêtres, il nous a appris que “bien jeune encore, et certainement avant dix ans, je croyais que God méprisait ces jongleurs.”

Stendhal était d'ailleurs le premier à se rendre compte de l'exagération, du mauvais goût ou de la cruauté de ses boutades qui le faisaient passer presque partout pour un athée abominablement méchant et profondément immoral. Dans sa vieillesse, se rappelant ses intempéries de langage, il avouait à un ami : “Je m'étonne que l'on ne m'ait pas étranglé. . . . Je suis dominé

par une furie; quand elle souffle je me précipiterais dans un gouffre avec plaisir, avec délices. . . .” Malheureusement la plupart de ceux qui l’entendaient ne savaient pas que le brillant causeur qui les choquait, emporté par son goût du paradoxe, en disait plus qu’il ne pensait, et encore plus qu’il n’aurait fait si quelque génie lui avait procuré le moyen de passer de la parole à l’action. Hélas! il se trouve encore aujourd’hui des commentateurs tout aussi naïfs qui prennent pour paroles d’évangile ses fanfaronnades les plus extravagantes. C’est ainsi que Pierre Sabatier a pu écrire avec le plus grand sérieux:

“Le devoir, ce principe qui nous pousse à faire ce que nous croyons être bien, cette faculté mystérieuse qui s’appelle la conscience morale semblent être un principe et une faculté tout à fait étrangers à Stendhal;”

de là à prétendre que celui-ci, ignorant l’idée de devoir, n’avait pas non plus celle du remords, il n’y avait qu’un pas vite franchi par ce critique qui finit même par lui refuser toute idée de scrupule, de reconnaissance et de dévouement. C’est là méconnaître le vrai Stendhal dont la vie était régie, tout au moins dans ses décisions les plus importantes par une conscience plus délicatement scrupuleuse que celle de la moyenne des hommes, mais d’une espèce toute singulière. Le fait est qu’en étudiant son oeuvre on découvre maints passages qui permettent d’affirmer que Stendhal était un homme à l’esprit foncièrement moral. Immédiatement ses détracteurs me rétorqueront qu’à maintes reprises il a déclaré que le but de la vie était “la chasse du bonheur” et qu’il inscrivait dans la marge de ses livres, en lettres majuscules “S F C D T” qui signifient “se foutre carrément de tout.” Il n’en fallait pas plus pour que les lecteurs bien pensants et les commentateurs à l’esprit borné ne voient en lui qu’un polisson, un jouisseur égoïste, un blasé cynique appliquant le concept de vie résumé dans les pays anglo-saxons par le motto “Wine, women and song,” beuveries, putains et

chansons à boire. Il est vrai que pendant une dizaine d'années le jeune Beyle, officier de dragons dans l'armée de Bonaparte, puis adjoint aux commissaires des guerres et enfin auditeur au Conseil d'Etat fut un dilettante avide de tous les plaisirs qui a écrit: "Le vin et la musique me font plaisir." L'on sait qu'il aimait le chant surtout quant la cantatrice était une amie comme Elena Vigano ou la fameuse Mme Pasta, et que l'audition des opéras bouffes de Cimarosa et celle des opéras de Rossini et surtout de Mozart était pour lui une source de grand plaisir dont il jouit toute sa vie, en fait son "plaisir le plus coûteux" comme il l'écrira dans son journal. Quant aux femmes, il faut avouer que jeune guerrier en Italie et en Allemagne, il montrait un goût prononcé pour les accortes servantes d'auberges; mais n'oublions pas que, commentant ces satisfactions purement physiques qui jouèrent un rôle nécessaire tout au long de sa vie de célibataire, il écrivit qu'elles sont "la seule pâture des âmes qui n'ont pas le sentiment du sublime." "Wine, women and song" ne constituèrent donc jamais pour lui le programme de cette "chasse du bonheur" qu'on lui reproche sans se rendre compte qu'en se servant de ces mots il ne faisait qu'énoncer dans une formule lapidaire la même idée que Pascal "les hommes recherchent tous leur satisfaction et ne diffèrent que dans l'objet où ils le placent" et "même quand il va se perdre, c'est encore son bonheur que cherche l'homme." Une étude approfondie et réfléchie des théories du philosophe idéologue Helvétius avait permis à Stendhal de développer de bonne heure sa morale du plaisir qui ne consiste nullement en la satisfaction de ses concupiscences, mais presque uniquement en un enrichissement de son esprit et surtout de sa sensibilité. "Le motif des actions humaines, a-t-il écrit, c'est tout simplement la recherche du plaisir et la crainte de la douleur," mais par "plaisir" il entendait la satisfaction qu'on éprouve à faire ce qu'on estime être son

devoir, et par "douleur" le remords qu'on ressent lorsqu'on a agi de façon à être obligé de se mépriser soi-même.

Rappelons ici qu'à partir de la mort de sa mère il avait eu la malechance d'être tyrannisé par une trinité d'êtres incapables de comprendre qu'il avait un orgueil et une sensibilité très susceptibles, sa tante Séraphie, "ce diable femelle," son précepteur, l'abbé Raillane, "un noir coquin," et son père, "le bâtard."<sup>1</sup> Très observateur, l'enfant avait vite jugé que ces trois personnages, fort religieux, étaient des hypocrites. Immédiatement, bien que doué d'une sorte de sentimentalité religieuse, qui ne mourut jamais dans le cœur de l'homme, il avait développé une profonde horreur de toutes les formes d'hypocrisie et s'était révolté contre les croyances religieuses et politiques de ces trois "fieffés jésuites" qui empoisonnaient son existence. C'est ce qui explique qu'il ait avoué: "Là commence ma vie morale."

Heureusement il avait aussi près de lui son "excellent grand-père" et sa grand-tante Elizabeth; c'est à celui-là qu'il doit sa passion pour les livres qui lui a fait écrire: "La lecture est un magasin de bonheur que nul ne peut nous ravir;" quant à celle-ci, il la peindra comme étant "parfaitement noble, mais noble avec les raffinements et les scrupules de conscience espagnols . . . Elle a, à cet égard formé mon cœur." Il n'y avait rien de petit, rien de bas chez cette vieille fille désintéressée qui saisissait chaque occasion d'élever jusqu'au sublime les sentiments du petit garçon qu'elle jugeait avoir une âme bien née dans laquelle il était possible de susciter les enthousiasmes les plus élevés; ce fut elle qui lui communiqua sa passion pour les sublimes sentiments du théâtre cornélien. Son culte de l'honneur faisait d'elle une patriote exaltée, et elle inculqua à son petit neveu son chauvinisme et son goût de l'héroïque. La façon dont elle lui reprochait ses fautes enfantines lui fit acquérir une con-

<sup>1</sup> Tous les élèves des Ecoles Centrales appelaient leur père "bâtard."

ception du remords qu'on pourrait qualifier de prophylactique puisqu'elle lui a inspiré plus tard cette remarque: "La bonne éducation à l'égard des crimes, est de donner des remords qui, prévus, mettent un poids dans la balance." Pour traduire cette sublime grandeur d'âme, cette extrême délicatesse de sentiments, ce goût exagéré du romanesque et du chevaleresque, cette quintessence de l'honneur qu'il avait admirés chez la vieille dame et qu'elle avait su lui communiquer, Stendhal forgea ce beau terme qui est passé dans la langue française, *l'espagnolisme*.

Dans l'esprit de Stendhal qui, par haine ou par mépris de certains êtres qui lui étaient proches, s'était révolté contre leurs croyances à tel point qu'il a écrit: "Rien n'était égal à la répugnance et au mépris profond que j'avais pour les commandements of God and the Church," *l'espagnolisme* remplaça les mobiles traditionnels de la morale; il devint la pierre de touche de sa conscience et son guide le plus sûr dans la chasse au bonheur sur laquelle une remarque dans *La Vie de Henry Brulard* jette une lumière indispensable:

"J'appelle *caractère* d'un homme sa manière habituelle d'aller à la chasse du bonheur, en termes plus clairs mais moins significatifs: *l'ensemble de ses habitudes morales*."

Stendhal, lui, souhaitait que cette chasse satisfît avant tout son coeur et son esprit, car il n'attacha jamais beaucoup d'importance aux satisfactions matérielles.

Homme de goûts modestes, il avait pour l'argent une profonde répugnance car, chez son grand-père Gagnon et sa grand'tante Elisabeth

"toute attention donnée aux choses d'argent était réputée vile et basse au suprême degré . . . il y était en quelque sorte contre la pudeur de parler d'argent; l'argent était comme une triste nécessité de la vie, indispensable malheureusement comme les lieux d'aisance, mais dont il ne fallait jamais parler."

L'impression laissée par cette opinion des deux vieillards qu'il aimait fut si forte qu'il écrira plus tard:

“ . . . moi je n’ai jamais songé à l’argent qu’avec dégoût. Cette idée me représente des peines cruelles, car en avoir ne me fait aucun plaisir, en manquer est un vilain malheur.”

Ce dégoût était si sincère que, lorsqu’il commença de comprendre la vie parisienne, il fut choqué par l’importance capitale qu’on y donnait à l’argent. Exception faite des quelques années où, auditeur au Conseil d’Etat, il vécut en dandy et contracta 30,000 frs de dettes dont il s’acquitta fort honnêtement plus tard, Stendhal dans les questions d’argent, fut un bourgeois scrupuleux mesurant sagement ses besoins à l’aune de ses ressources. Il souhaita toute sa vie obtenir une modeste sécurité économique qui lui eût permis de se livrer sans entraves à son goût pour l’étude de l’homme, de voyager et de faire de longs séjours en Italie où, parce qu’on n’y a ni vanité ni crainte du ridicule, on cultive mieux qu’en France “la plante nommée amour.” Sa seule dépense somptuaire était pour sa toilette, car s’habiller élégamment lui semblait le camouflage nécessaire de sa laideur qu’il s’est toujours exagérée et qui lui avait donné un sentiment d’infériorité excessif; quand il se savait bien vêtu, il oubliait sa dévastatrice timidité et se sentait une autre personnalité; il notait alors dans son journal “J’ai été beau dans mon habit.” Ce besoin d’être bien mis pour faire oublier sa laideur, et sa manie de porter ses ongles excessivement longs pour attirer l’attention sur ses mains qu’il avait fort belles sont les seules marques de vanité qu’ait eu cet homme qui a si souvent dénoncé la vanité comme étant le pire défaut des Français. Il était tout aussi sage du point de vue places et honneurs bien que, pendant ses années de dandysme, il ait beaucoup souhaité d’obtenir le baronnage. Il a dénoncé l’ambition comme “une triste passion,” et s’est moqué de “ces bêtises d’ambition qui, une fois qu’on les a, ne signifient plus rien.” Argent, décorations, titres et places n’étaient point chez lui des convoitises de vanité comme pour la plupart des gens qui l’entouraient; il ne souhaitait les obtenir

que comme moyen de s'assurer assez d'aisance pour vivre à son goût; il eût aimé avoir la situation, les moyens et les loisirs de se consacrer à sa vraie profession; son ami Mérimée nous a appris que quand on lui demandait ce qu'elle était, il répondait "observateur du coeur humain."

Ce besoin de connaître le coeur humain, que dès l'enfance son grand-père lui offrait comme étant le put le plus intéressant de la vie, Stendhal y consacra la plus grande partie de son temps, trouvant partout où il se trouvait occasion de satisfaire son inépuisable curiosité en étudiant les gens qui étaient autour de lui avec une entière lucidité; c'est pourquoi il a pu avouer avoir trouvé ses plaisirs les plus vifs dans la conscience de "ses progrès dans la connaissance de l'homme," et qu'il a écrit; "Tout ce qui m'éloigne de la connaissance du coeur de l'homme est sans intérêt pour moi." Il était aussi lucide et sévère dans son étude de soi que dans celle des autres; et constamment, dans ses livres autobiographiques, il se lamente de ne pas mieux se connaître, de ne pas mieux se comprendre: "Quel homme suis-je?" . . . ai-je du bon sens, ai-je du bon sens avec profondeur? En vérité je n'en sais rien." ou encore "Qu'ai-je donc été? je ne le saurai. A quel ami, quelque éclairé qu'il soit, puis-je le demander?" Cette étude du coeur humain, le sien aussi bien que celui des autres alimentait ses rêveries aussi bien que ses réflexions; bien qu'il ait écrit "raisonner est l'unique chemin du bonheur," il avait un besoin de rêveries tendres et prolongées tout aussi grand que de raisonnement.

L'étude de l'homme n'était d'ailleurs pas son unique moyen d'aller à la chasse du bonheur; les satisfactions esthétiques en furent toujours un élément si important, qu'il a écrit: "la beauté est une promesse de bonheur." Il appréciait les beautés de la nature qui lui procuraient un plaisir intellectuel en même temps qu'elles satisfaisaient sa sensibilité. Nous trouvons dans ses

*Mémoires d'un Touriste* cette remarque qui révèle si bien l'effet d'une belle nature sur son âme :

"J'aime les beaux paysages; ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon; ils créent des sensations folles; ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable."

Les visites des villes, des musées et des monuments jouèrent un rôle important dans sa vie puisque les joies qu'il y trouvait contribuèrent, avec celles que lui procurait la musique, à faire de lui un auteur. La beauté de la musique l'enchantait autant que celle des paysages, et à cause des mêmes correspondances spirituelles comme en fait foi cette remarque :

"Je viens d'éprouver ce soir que la musique, quand elle est parfaite, met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime."

Il était également très sensible à la beauté du visage et du corps féminins, préférant les femmes grandes et minces mais aux rondeurs très féminines. Cette passion du Beau sous toutes ses formes était pour lui plus qu'une satisfaction esthétique puisqu'elle avait d'étroites correspondances avec l'amour qui fut toujours l'objet le plus important de sa sensibilité. Ces liens subtils, qui alimenteront la poésie de Baudelaire, Stendhal les a parfaitement expliqués dans ces lignes :

"La vue de tout ce qui est extrêmement beau dans la nature et dans les arts, rappelle le souvenir de ce qu'on aime avec la rapidité de l'éclair. C'est que . . . tout ce qui est beau et sublime au monde fait partie de ce qu'on aime, et cette vue imprévue du bonheur à l'instant remplit les yeux de larmes."

Cette exquise correspondance sublimait ses plaisirs qui en devenaient comme spiritualisés. Il souhaitait que chacune de ses pensées, chacun de ses désirs, chacune de ses actions contienne un élément de beauté; c'est là une sorte de principe de morale esthétique qui ne lui permettait pas de faire quoi que ce



soit de laid et par conséquent de bas sans qu'immédiatement il en éprouvât un vif remords de conscience. Il apprit donc vite à accorder les satisfactions de sa sensibilité avec la passion de la vertu la plus sublime.

Il va sans dire que sa conception de la morale n'avait rien à voir avec les dictées traditionnelles de la conscience religieuse, mais néanmoins une sorte de conscience existait en lui puisque son amour du Beau lui interdisait formellement tout acte laid. L'espagnolisme dont l'avaient imprégné l'enseignement et l'exemple de sa tante Elisabeth lui affirmait que l'honneur, compris comme elle le comprenait, est un sentiment si sûr et si constant dans ses dogmes qu'il ne trompe jamais celui qui se fie à lui, soit pour passer jugement sur les faits et les hommes, soit pour diriger sa conduite; nul ne saurait le dénaturer, et il se refuse à toute compromission. Stendhal a toujours estimé que l'on ne doit jamais commettre un acte que la conscience réprouve, car l'estime de soi-même est l'élément le plus nécessaire au bonheur; le remords est le seul danger que redoute une âme sublime; dans ses romans, la peur d'un remords qui empoisonnerait le reste de leur vie est constamment le plus puissant motif d'action de ses héros. L'histoire du Lieutenant Louaut qui, en plein hiver et malgré la pensée d'ennuyeuses et pénibles journées à passer au lit perclus de rhumatismes, hésite tout d'abord puis se jette dans une rivière pour sauver un batelier qui se noyait, et cela parce que sa conscience lui a soudain crié "Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche!" révèle le jeu à la fois subtil et brutal de la conscience stendhalienne, et comment le sens de l'honneur et la crainte du mépris de soi-même peuvent remplacer les dictées traditionnelles de la morale sans aucun abaissement du niveau moral des résultats, loin de là! Est-il "souverainement immoral" comme l'en accusait Mme Auberon, ce Stendhal qui fait dire à une de ses héroïnes à l'âme sublime qu'il a créés avec tant d'amour: "l'honneur parle, j'ai

vu le devoir, il faut le suivre, et à l'instant," et à une autre: "Du moment que j'ai aperçu le devoir, ne pas le suivre à l'instant en aveugle, sans débats, c'est agir comme une âme vulgaire. "D'ailleurs, faire son devoir quand on se trouve à un carrefour décisif de la vie ne suffisait pas à l'âme héroïque de cet écrivain qui connaissait si bien Corneille Mme de LaFayette et Pascal; la chasse au bonheur exigeait davantage; dans *Le Rouge et le Noir* il peint ainsi Mme de Rênal:

"C'était une de ces âmes nobles et romanesques pour qui apercevoir la possibilité d'une action généreuse et ne pas la faire, est la source d'un remords presque égal à celui d'un crime."

Du comte Mosca de *La Chartreuse de Parme*, dans la peinture duquel il a mis beaucoup de soi-même, Stendhal dit:

"Il avait une de ces âmes rares qui se font un remords éternel d'une action généreuse qu'elles pouvaient faire et qu'elles n'ont pas faite."

Si les personnages de ses romans jouent si souvent leur sort et commettent de belles imprudences, c'est que cela les sauve de l'ennui qui, aux yeux de Stendhal, était ce qu'il y a de pire dans la vie, mais c'est surtout que "s'exposer au danger élève l'âme." C'est pourquoi il met dans les yeux de l'abbé Chélan, dans *Le Rouge et le Noir*, "ce feu sacré qui annonce le plaisir de faire une belle action un peu dangereuse." Constamment, ce prétendu immoraliste nous donne des leçons d'une morale très élevée parce que, comme il l'a déclaré, "la vertu est le chemin le plus probable du bonheur." Un homme qui n'agit pas en complet accord avec sa conscience est incapable de jouir du plaisir qu'il espérait trouver à faire une certaine action; le directeur de conscience le plus strict ne pourrait trouver à redire à ce principe du beylisme qu'on pourrait énoncer ironiquement en disant que l'art du bonheur est celui d'être vertueux; cette éthique ne diffère de la religieuse que par ses motifs; elle n'est pas entachée de cet intérêt égoïste qui fait que le chrétien vertueux choisit le bien de préférer

ence au mal parce qu'il southaite gagner le ciel; et au lieu de faire le bien par amour de Dieu et pour mériter l'estime de Dieu, Stendhal le fait par respect de soi-même et pour mériter sa propre estime, élément indispensable de la chasse au bonheur. C'est là une des raisons pour lesquelles il continue à jouir d'une si mauvaise réputation: les critiques et les lecteurs religieux, ou seulement épris de conformisme, ne lui pardonnent pas de pratiquer la vertu sans y être obligé par l'amour ou la crainte de Dieu et l'espoir du ciel. Ils sont outragés de ce qu'un homme, dans la vie duquel Dieu ne joue aucun rôle, un homme qui souvent blasphème, soit capable aussi bien qu'eux, et souvent mieux qu'eux, de choisir entre le Bien et le Mal qu'il a d'ailleurs l'audace d'avoir osé rebaptisé le Beau et le Laid. Pourtant les faits parlent pour eux-mêmes et, en dehors de la question du soulagement sexuel qui pour lui n'avait aucun rapport avec la moralité, il est possible de prétendre que Stendhal est un homme vertueux qui avait une conscience morale exigeante et de nombreuses qualités admirables.

Celle qui frappe tout d'abord, c'est sa sincérité qu'admirait tant Paul Bourget. Ceux qui ont lu ses livres autobiographiques se rappellent quel enfant menteur et dissimulé il était, mais ils savent aussi pourquoi car il a expliqué:

"A cette époque de la vie si gaie pour les autres enfants, j'étais méchant, sombre, déraisonnable, *esclave* en un mot . . . , et peu à peu je pris les sentiments de cet état. Le peu de bonheur que je pouvais accrocher était préservé par le mensonge. . . . Mentir n'est-il pas la seule ressource des esclaves?"

Plus tard il avait horreur du mensonge et surtout de ce mensonge collé à l'âme et au visage comme un masque qu'est l'hypocrisie. Si certains de ses héros sont hypocrites, c'est parce que la vie de société du temps du Stendhal exigeait qu'on fût hypocrite, surtout quand on avait une forte personnalité et qu'on osait penser par soi-même; Le marquis de la Mole et sa fille Mathilde qui sont des êtres supérieurs s'intéressent vivement à Julien

Sorel parce qu'il leur offre un imprévu qu'on ne trouve pas dans le haut monde; il a la singularité d'être sincère à soi-même et donc de ne pas être comme les jeunes aristocrates qui l'entourent et qui le haïssent autant qu'il les méprise. Être honnête, être sincère avec soi-même est un autre trait caractéristique du beylisme; c'est une des formes que prend chez Stendhal l'horreur du mensonge; s'il méprise les Jésuites et respecte les quelques prêtres jansénistes de son temps "ces hommes pieux et sévères qui ne songent pas au budget," écrit-il, c'est que ces derniers sont sincères avec eux-mêmes et appliquent strictement dans leur vie quotidienne les principes de leur sévère doctrine alors que les Jésuites sont de "fieffés hypocrites" qui considèrent la religion par leurs menées politiques et la méchanceté de leurs actions. Stendhal savait traquer le mensonge partout; par exemple il a écrit: "La seule chose que je vois à blâmer dans la pudeur, c'est de conduire à l'habitude de mentir." Alors qu'il mourait presque de faim à Paris en 1828, son ami le baron de Marestre lui ayant trouvé des articles de journaux à écrire, Stendhal, avant d'accepter la proposition, s'enquit ainsi:

"Quel est le degré d'absurdité et de mensonge exigé par le rédacteur en chef? That is the question? . . . s'il faut être ridicule et mentir trop fort, je n'en suis pas. Je me moque des honoraires, mais non pas de l'honneur."

Parce qu'il estimait que tout art est une fiction qui demande qu'on colore parfois les faits, il avouait: "C'est encore avec délices que je mens quelquefois. Je suis alors poète et un poète qui improvise. Mais l'honneur souffre de ce plaisir, et je tache de mentir le moins possible." Personnellement j'estime que cette sincérité envers soi-même qui est le premier des commandements de l'éthique stendhalienne signifie être honnête homme au sens le plus large du mot. Elle exigeait par exemple qu'il sacrifiât son intérêt à son plaisir; aussi s'arrêtait-il de fréquenter les salons qui puaient l'ennui tant l'atmosphère y était gourmée

et la conversation insipide, bien que ce fussent souvent ceux où l'hôte ou certains des commensaux eussent pu lui obtenir quelque situation avantageuse; et il s'aliéna l'amitié du philosophe de Tracy pour être allé se loger dans le même hôtel que la fameuse cantatrice Mme Pasta, non qu'il fût son amant comme on l'en accusait dans le salon des Tracy, mais seulement parce qu'à son retour du théâtre il aimait à bavarder en italien avec cette femme qui avait des opinions politiques libérales et était charitable envers les proscrits.

La passion absolue de Stendhal pour la sincérité le poussait parfois à passer des jugements brutaux sur le compte de ceux qu'il méprisait parce qu'ils étaient hypocrites ou qu'ils avaient manqué à l'honneur, particulièrement les gens haut-placés coupables de bassesses politiques comme le comte de Ségur, et de nombreux généraux de l'Empire qui léchaient les bottes du roi, engeance nombreuse sous la Restauration. Néanmoins il restait équitable; s'il estimait avoir été injuste dans son jugement, il reconnaissait volontiers ses torts et se rétractait ou mettait les choses au point. C'est ainsi qu'après avoir dénoncé la gredinerie des Jésuites, il fait remarquer que les prêtres de son enfance "étaient bien loin d'être intolérants et absurdes comme nous les voyons en 1835"; après avoir mentionné qu'il a "toujours et comme par instinct profondément méprisé les bourgeois," il reconnaît avoir trouvé parmi eux des hommes énergiques dont il cite les noms. Après avoir dénoncé la ladrerie et l'hypocrisie de son père, il rapporte comment celui-ci, après la mort de sa femme, avait condamné à tout le monde l'entrée de la chambre où elle était morte, et il fait ce commentaire: "Ce sentiment de mon père lui fait beaucoup d'honneur à mes yeux maintenant que j'y réfléchis" et ailleurs il avoue: "J'observais avec remords que je n'avais pas pour lui une goutte de tendresse ni d'affection." Sa conscience est si éprise de justice

qu'après avoir dit tout le mal possible de son père et de son précepteur, il n'hésite pas à confesser: "J'étais outré et je pense fort méchant et fort injuste envers mon père et l'abbé Raillane." Devant une telle disposition du coeur et de l'esprit à reconnaître ses fautes et à corriger ses erreurs, comment peut-on prétendre que cet homme était immoral? Certains critiques l'ont violemment dénoncé comme étant un pervertisseur, un empoisonneur des âmes. Les conseils qu'il donnait à ceux qui se confiaient à lui prouvent que ce vieux Méphistophélès était le plus moral des directeurs de conscience; parmi les conseils vertueux qu'on trouve dans ses lettres à sa jeune soeur Pauline, citons: "Sois bonne et aimante, et surtout jamais fausse, car c'est un crime que de feindre la vertu." Dans une autre lettre, il la met en garde contre l'égoïsme qui "même s'il n'est pas contraire à la vertu, est contraire au bonheur," ce qui nous apprend que ses principes moraux étaient parfois plus élevés et plus stricts que ceux de ces "Commandments of God and the Church" qu'il refusait d'accepter. Rappelons en passant qu' "Egotisme" n'a rien à voir avec "égoïsme" et que Delécluze qui a parfois jugé sévèrement l'auteur de *Souvenirs d'Egotisme* n'hésitait pas à déclarer: "Pour rendre hommage à la vérité, je ne me suis jamais surpris à le taxer d'égoïsme." D'autres que sa soeur bénéficièrent des bons conseils de Stendhal et se plurent à reconnaître ce qu'ils lui devaient. C'est ainsi que l'Impératrice Eugénie qui l'avait souvent rencontré alors qu'elle n'avait que 11 ans, aimait plus tard dans ses lettres à sa soeur à rappeler la dette qu'elle, Espagnole, devait du point de vue moral à l'espagnolisme de M. Beyle qui, en lui expliquant Napoléon et Marie-Louise, l'avait forcée à réfléchir sur les devoirs des souverains.

Si paradoxal que cela puisse paraître aux lecteurs qui ne veulent voir dans ses romans que l'exaltation des sentiments les

plus violents, Stendhal avait le coeur bon. Sainte Beuve qui fut parfois injuste envers lui sut lui rendre cette justice :

“Que cet homme qui passait pour méchant auprès de ceux qui le comprenaient peu, était aimé de ses amis! que je sais de lui des traits délicats et d’une âme toute libérale!”

C’est que Stendhal pratiquait naturellement ces vertus que sont la compréhension du coeur, le pardon, la générosité et la charité. Il fut toute sa vie le plus complaisant, le moins rancunier, et le plus généreux des hommes. A la mort du mari de Pauline, la situation pécuniaire de celle-ci se trouva plus que médiocre; bien qu’il eût très peu pour vivre, il assura à sa soeur une petite rente qu’il augmenta du jour où il fut nommé consul à Civita-Vecchia, et qu’il lui servit régulièrement jusqu’à sa mort. Agé de 53 ans, alors qu’il cristallisait pour la charmante comtesse Cini, il eut la générosité de sacrifier son sentiment à l’amitié qu’il portait à Philippo Caetani qui était depuis longtemps le sigisbée de la dame, illustrant le précepte cornélien qu’il s’était donné à l’âge de 21 ans, “Tacher que les sentiments of my soul soient tous sublimes.” Pour ceux que le mot “soul” étonnerait sous la plume de ce “méchant impie” comme l’appelait son père, citons ces lignes peu connues :

“La religion est une affaire entre chaque homme et la divinité.  
De quel droit venez-vous vous placer entre mon Dieu et moi?  
Je ne prends de procureur fondé par le contrat social que pour les choses que je ne puis faire moi-même.”

Cette déclaration digne d’un Quaker s’applique également à sa façon de faire la charité; lui qui chassait à coups de canne les mendiants qui la demandait au nom de Dieu, il donnait aux autres pauvres plus que ses moyens le permettaient; il ne s’en vantait point, mais on a retrouvé une lettre d’un Chartreux italien qui prophétisait: “Votre zèle à secourir les malheureux sera récompensé au ciel.” Il est émouvant de constater que ce Stendhal, qui se plaignait que dix-huit siècles de religion eussent

complètement détruit l'idéal du Christ, vécut tout imbu de cet idéal et pratiqua les plus nobles vertus chrétiennes.

Il avait vite compris que notre propre plaisir et celui de notre prochain sont si étroitement liés que nous pouvons seulement détruire notre bonheur si nous nous mettons en travers de celui des autres; c'est ce qui lui a inspiré cette remarque: "J'honore du nom de vertu l'habitude de faire des actions pénibles et utiles aux autres." Le principe de l'utilité à la collectivité qu'il avait trouvé dans *Esprit* d'Helvétius s'était greffé sur son espagnolisme; enfant, "être utile à la patrie" lui tenait lieu de religion et le jeune tambour Bara était son idole. Plus tard il fut libéral en politique parce qu'il désirait le bonheur du peuple, sans d'ailleurs pouvoir supporter son contact: "J'abhore la canaille a-t-il écrit, en même temps que sous le nom du *peuple*, je désire passionnément son bonheur." Il est souvent revenu sur cette ambivalence et sur son dégoût qui incluait la petite bourgeoisie:

"J'avais et j'ai encore les goûts les plus aristocrates, je ferais tout pour le bonheur du peuple, mais j'aimerais mieux, je crois, passer 15 jours de chaque mois en prison que de vivre avec les habitants des boutiques."

Ces déclarations sont caractéristiques de Stendhal: son coeur est bon et généreux, il aime donc le peuple; mais il aime aussi le Beau et le peuple est laid, sale, et il sent mauvais, il l'aimera donc, mais à distance. C'est que chez lui, toujours, le Beau prime tout. L'amour étant pour lui le beau suprême aura la première place; quand il écrit: "Vivre pour l'amour," ce n'est pas une boutade, mais l'expression sincère de "son âme si tendre, si timide et si mélancolique."

Sur l'amour, Stendhal ne partageait nullement l'opinion de Buffon qui disait qu' "en amour il n'y a de bon que le physique." Lui qui notait dans ses carnets les sommes dépensées chaque mois pour satisfaire son appétit charnel, jugeait que "ce genre d'amour n'a qu'un rang subordonné aux yeux des âmes tendres



et passionnées”; ce qu’il appréciait, c’était l’amour qui est “la longue persévérance d’un désir,” la passion qui nous attache fortement à l’existence par l’ardente volonté d’atteindre son but. Il estimait que de toutes les passions, c’est celle de l’amour qui nous donne les sensations les plus fortes, les plus constantes, celles qui emplissent notre vie et qui l’enrichissent. C’est un sentiment héroïque qui seul nous permet de réaliser tous les possibles jusque-là sommeillant en nous, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, qui nous met à même de faire de grandes choses et qui, pour y arriver, nous permet de vaincre les plus grandes difficultés. Mais pour que l’amour atteigne ce sublime, il faut que celle qu’on aime soit une femme singulière qui possède une âme noble remplie de cette force dont il disait qu’ “une fourmi en a tout autant qu’un éléphant.” Il faut aussi que cette énergie de caractère aille de pair avec la tendresse de son cœur, l’aristocratie de sa beauté et le raffinement de ses manières. Il faut que sa sensibilité soit si vive que, quand elle nous parle, c’est l’altération de sa voix, sa respiration pressée, et les larmes qui lui perlent aux yeux beaucoup plus que ses paroles, qui nous révèlent la profondeur et l’ardeur de sa passion. L’amour ainsi compris renouvelle toute la fibre morale de celui et de celle qui l’éprouvent. Même si, à cause de conditions indépendantes de la volonté de ceux qui le partagent, un tel amour leur apporte plus de souffrance que de bonheur, comme c’est le cas d’Armanche et d’Octave, de Mme Chasteller et de Lucien Leuwen, de Fabrice et de Célia Conti, il vaut la peine qu’on le cultive et qu’on le chérisse; comme Stendhal le dit dans le *Rouge*, de telles “passions sont un accident dans la vie, mais cet accident ne se rencontre que chez les âmes supérieures.” Les détracteurs de Stendhal ne soupçonnent guère que cet homme lourd et laid qui souhaitait avoir la prestance et la séduction d’un don Juan avait l’âme d’un Werther. Il estimait que dans l’amour notre plus grand bonheur vient de celui que nous portons plutôt que de

celui que nous recevons; il provient surtout de deux stades de l'amour qu'il a baptisés "la cristallisation," c'est à dire le lent, méthodique et progressif enrichissement de l'image que nous nous faisons de l'être-aimé, surtout de son esprit et de son âme. Pourtant, comme les grandes amours qui restent uniquement spirituelles sont extrêmement rares, Stendhal a délicatement rationalisé l'union charnelle en disant que

"pour un homme au coeur romanesque, plus, une femme aura l'âme sublime, et plus seront dégagés de la gangue de toutes les considérations vulgaires les plaisirs qu'on trouve dans ses bras."

La sublimité de l'amour le poussa à des sacrifices extraordinaires dans son aventure avec Mathilde Dembowsky, qu'il n'appelait que Métilde. En cette femme grande et mince, d'une beauté délicate et mélancolique, Stendhal croyait avoir rencontré l'âme soeur assoiffée de tendresse avec laquelle il connaîtrait enfin la complète communion d'âme qu'il avait toujours souhaité trouver. Métilde était vraiment la femme sublime qu'il avait rêvée; elle avait une rare énergie morale qu'elle avait mise au service des patriotes libéraux lombards qui conspiraient contre l'Autriche. Pendant trois ans, fou d'amour, il ne vécut que pour cette femme singulière qui, hélas! semble ne jamais avoir partagé son sentiment. Un épisode attendrissant de cette malheureuse passion nous le montre refusant les avances de deux autres jolies Milanaises chez lesquelles il avait pris l'habitude de passer ses soirées, la contessa Cassera, charmante veuve de vingt-deux ans, et la célèbre chanteuse Elena Vigano. Les *Souvenirs d'Egotisme* nous ont révélé que si cet ardent satyre refusa ces deux belles nymphes qui s'offraient à lui, c'était "pour mériter aux yeux de Dieu que Métilde m'aimât." Cette étrange prière montre que ce prétendu immoraliste avait une extraordinaire délicatesse de sentiment; s'il avait, alors qu'il adorait Métilde, accepté les propositions amoureuses de l'une ou l'autre de ces jeunes femmes dont, en toute autre circon-

stance, il eût été heureux et fier de devenir l'amant, il aurait manqué à un des devoirs les plus exigeants de la chasse au bonheur: être fidèle à soi-même; et le dégoût que la possession charnelle d'une de ces femmes lui eût apporté l'aurait rempli d'insupportables remords; d'ailleurs n'a-t-il pas écrit: "L'amant aime mieux rêver à celle qu'il aime que de recevoir d'une femme ordinaire tout ce qu'elle peut donner?" Comparées à la divine Métilde, la Contessa Cassera et Elena Vigano, si délicieuses qu'elles fussent, n'étaient plus que des femmes ordinaires.

"L'amour," a-t-il écrit dans *Souvenirs d'Egotisme*, "me donna en 1821 une vertu bien comique: la chasteté." Cette remarque se rapporte à une aventure qui lui arriva quand il rentra à Paris après trois années d'une cour aussi constante que vaine. Pour le distraire de son désarroi, ses amis organisèrent une partie de fille. Bien qu'ils lui eussent choisi une très jolie fille qui faisait son début dans le monde de la haute galanterie, le souvenir intempestif de Métilde fut cause du plus mémorable de ses fiascos érotiques. Après la mort de Métilde, cinq ans après que Stendhal eut quitté Milan, il avoua dans ses *Souvenirs*:

"Elle devint pour moi comme un fantôme tendre, profondément triste et qui, par son apparition, me disposait souverainement aux idées tendres, bonnes, justes, indulgentes."

Sont-ce là les mots d'un monstre d'immoralité?

La même compréhension, la même gentillesse de coeur se retrouvent dans un épisode de sa fameuse nouvelle *L'Abbesse de Castro* où le héros, jeune capitaine d'aventures, tient dans ses bras l'aristocratique Hélène qu'il adore; il est prêt à la posséder car elle ne peut plus résister à l'amour qu'elle a pour lui. Soudain le son de la cloche de l'Ave Maria du matin parvient jusqu'à eux; elle lui demande: "Fais ce sacrifice à la Sainte Madone, cette mère de pureté." Sans le moindre geste d'impatience, sans le moindre mot de protestation, le bandit accède à la requête de

cette vierge qui tout autant que son bien-aimé souhaitait cette union charnelle qui complèterait leur communion spirituelle. S'ils se refusent ce bonheur, c'est tout d'abord que Stendhal eut toute sa vie une âme extrêmement sensible aux sentiments religieux, et qu'il était particulièrement ému par l'appel de l'Angelus; c'est aussi que cet esprit si saturé d'espagnolisme a toujours pensé que, dans l'amour, le complet renoncement à soi-même est la plus belle des vertus. La satisfaction d'avoir fait notre devoir, alors que ce devoir nous était particulièrement pénible, est sûre de nous apporter le bonheur. Devant une telle noblesse d'âme et une telle générosité de coeur, nous devons admettre que l'espagnolisme, ce culte de l'honneur poussé jusqu'au sublime, remplace avantageusement chez Stendhal toutes les données morales conventionnelles, et que l'immoralisme que lui reprochent encore aujourd'hui les lecteurs et les commentateurs bien pensants mais bornés est un mythe injuste.

Déjà de son temps, quelques êtres plus intuitifs que certains de ses meilleurs amis, avaient deviné le vrai Stendhal et compris que le motto "Se Foutre Carrément De tout," "n'était qu'une attitude destinée à protéger son âme trop sensible contre les mauvais coups du Sort; personnellement, j'estime que la formule qui gouvernait sa vie, c'est celle qu'il a mise dans la bouche de son héros Lucien Leuwen: "Au fond je me moque de tout, excepté de ma propre estime." George Sand, qui l'avait rencontré lorsqu'elle se rendait en Italie avec Musset, avait deviné juste quand elle termina le portrait qu'elle fit de lui en disant: "Je ne crois pas qu'il fut méchant, il se donnait trop de mal pour le paraître." Louis Spach qui avait souvent observé Stendhal dans les salons de l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, le comte de Sainte-Aulaire, en fit aussi un portrait dont voici la dernière remarque: "Se donnant des airs de fanfaron de vice, il aimait à paraître plus mauvais qu'il n'était en réalité." Son vieil ami Delécluze avait finement deviné son sentiment d'infériorité

excessif quand il écrivait: "Beyle est un homme singulier. Je crois par exemple, que j'ai de lui une idée plus favorable qu'il n'a de lui-même." Sur la valeur morale de ce vieux faune assoiffé d'idéal le jugement le plus clairvoyant est celui d'une femme qui, à 46 ans, alors que lui en avait 53, refusa de devenir sa maîtresse, mais qui continua à le beaucoup aimer; elle s'appelait Jules Gauthier et avait été très belle. Dans une lettre écrite après une longue visite pendant laquelle, pour employer une des expressions militaires dont Stendhal aimait à user dans aventures amoureuses, il avait "donné l'assaut," elle lui disait:

"N'ayez point de regret de votre journée; elle doit compter parmi les meilleures de votre vie, et pour moi, c'est la plus glorieuse! J'éprouve la douce joie d'un grand succès. Bien attaquée, bien défendue, pas de traité, pas de défaite, tout est gloire dans les deux camps . . . mon instinct spirituel a deviné votre vertu . . . Beyle, croyez-moi, vous valez cent mille fois mieux qu'on ne le croit, que vous ne le croyez vous-même, et que je ne le croyais il y a deux heures."

Même s'il n'a jamais en le bonheur de posséder charnellement sa bien-aimée, quel homme ne serait aussi fier qu'heureux de savoir qu'il existe en elle une femme à l'âme sublime qui, parce qu'elle l'aime depuis longtemps, même si c'est en secret, a su deviner sa vraie nature? Quatre ans après la mort de Stendhal, cette même femme exquise écrivait à un parent de l'écrivain: "Je me demandais comment une âme si belle avait pu si souvent être méconnue?" Répondant à sa propre question, elle conjecturait: "C'est qu'elle (cette âme) était vraie, c'est qu'elle était ennemie de l'affectation, et que ces deux qualités heurtent presque tous les gens du monde et les gens de la littérature." A ce jugement si juste passé par "l'adorable Jules," je n'ajouterai que ces mots si optimistes, si généreux écrits par Stendhal: "Il y a plus de grandes âmes qu'on ne le croirait; elles ne sont pas soupçonnées, elles se cachent." Le "gros Méphistophélès" qui a horréifié et scandalisé les salons de son époque, en était une.

ANDRÉ BOURGEOIS